

ALEXANDRE POUCHKINE

La Roussalka

Traduit du russe et présenté par

CHRISTIANE PIGHETTI

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2017

TITRE ORIGINAL

Rusalka

La Roussalka parut à titre posthume en 1837 dans le deuxième numéro de la revue *Sovremennik*.

© Éditions Allia, Paris, 2017, pour la présente traduction.

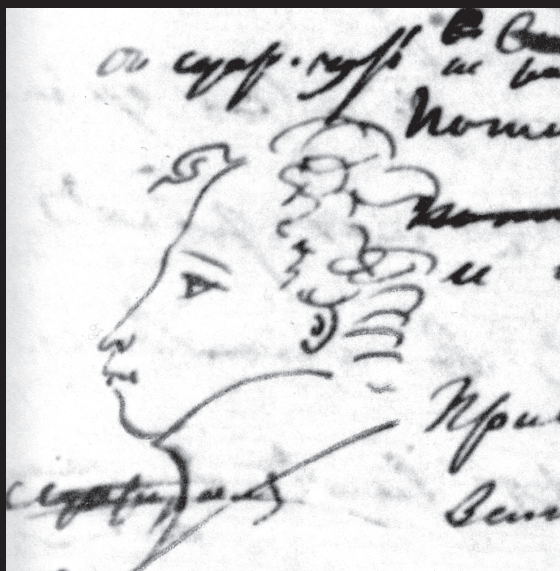
“Les jours passent, les prés jaunissent, dans les bois, caduques, les feuilles tombent; le sifflement du vent d’autan couvre le sanglot des oiseaux. (...)”

Lors sous une nappe de vapeur laiteuse comme en songe il aperçoit les roussalkas qui se balancent au clair de lune sur les branches...”

ROUSLAN ET LIOUDMILA

LA petite racine grecque *roos-rous*, “le courant de l’eau”, d’où le mot roussalka tire son origine, connut un bel avenir: elle donna son nom aux navigateurs scandinaves qui, écumant les côtes carolingiennes, descendirent au gré des courants marins jusqu’à Byzance (les “Ros” de Charlemagne), comme à ceux d’entre eux qui, suivant la voie royale “des Varègues aux Grecs” par le Dniepr, s’arrêtèrent à Kiev – “et ils s’appelaient Rus”, dit la Chronique – d’où la Russie tient son nom. Les langues avec leurs dérivations sont comme les eaux courantes...

Les roussalkas aux longues chevelures de la tradition slave, quant à elles, croisement de mythologies grecque et nordique, sont des figures féminines anthropomorphes et



AUTOportrait DE POUCHKINE, 1824.

amphibies qui séjournent au fond de fleuves et de lacs; elles y passent le long hiver, se réveillent au printemps quand vient le dégel, sortent de l'eau et vont s'ébattre au clair de lune dans les arbres, séduire et entraîner sous l'eau avec elles l'homme qui passe d'aventure. Défuntes par noyade, suicide ou toute autre mort violente qui aura brisé leur vie prématurément, et donc privées de sépulture selon d'anciens rituels slaves, elles sont vouées à errer ainsi tant que ne sonne l'heure de leur mort naturelle. Les fêtes agraires communes aux Slaves appelées *Roussalia* ont lieu en leur mémoire.

Or à l'époque d'Alexandre Pouchkine (1799-1837), toute l'Europe romantique rêve de fantastique en art, musique et littérature. Nymphes, sirènes et ondines font florès. Dès 1792, ce thème avait notamment inspiré un opéra féerique de l'autrichien Hensler, *Das Donauweibchen* (*La Fille du Danube*) créé à Vienne, et dont l'immense succès trouva aussitôt un écho en Russie où l'on s'empessa de le russifier – pratique courante à l'époque pour les opéras italiens, français ou germaniques en l'absence encore d'une véritable école nationale russe. Adapté par le compositeur Nikolaj Krasnopolskij et le librettiste

Stepan Davydov qui y introduisirent des motifs populaires russes, *La Fille du Danube* métamorphosé en *Roussalka du Dniepr* ne pouvait que séduire un imaginaire russe féru de merveilleux. Il ne fait de doute que cet opéra-ballet dont Pouchkine siffle un vers au deuxième chapitre d'*Eugène Oneguine*, autant que l'“Ondine” de l'allemand Friedrich de La Motte-Fouqué (1811) dont E.T.A. Hoffmann tira lui aussi un opéra en 1814 à Berlin, aient quelque peu inspiré le poète éminemment curieux de tout ce qui pouvait paraître à l'étranger comme en Russie.

Mais le grand art de Pouchkine c'est le naturel, le vécu, dans les langages et les tons propres à chacun, qu'il soit prince, meunier, dame de la cour ou ermite. Ce qu'il appelle “l'abandon de la vie” : “Lisez Shakespeare, écrit-il en français à un ami¹, il fait parler son personnage avec tout l'abandon de la vie car il est sûr en temps et en lieu de lui faire trouver le langage de son caractère.” Et à la différence des écrivains romantiques de son temps, si sa plume virevolte autour du fantastique, elle s'en tient toujours au concret, au réel, dans

1. N.N. Raievski, lettre de juillet 1825.

une langue claire, concise, ajustée au parler de chacun. Un réel qui au reste trouve souvent quelque source dans la vie du poète.

Un certain jour de 1825, ce jeune propriétaire terrien avait fait un enfant à l'une de ses serves. On savait le poète coureur et libertin, "adepte de Venus et de Bacchus", il ne s'en cachait point. Pas même une peccadille à l'époque du servage en Russie pour un propriétaire d'âmes vivantes ou mortes qui avoue de plus "trop aimer courir les jeunes serves", cet acte pourrait néanmoins avoir aussi contribué à donner naissance à ce court drame en vers libres rythmés que le poète mit et remit sur le métier après l'événement.

Initiée un an plus tard à Mikhaïlovskoïe, le domaine familial au bout duquel tournait un moulin, reprise à l'automne 1830 dans la propriété de Boldino, puis au printemps 1832, et peut-être en septembre 1835 lorsque le poète revient à Mikhaïlovskoïe, et pourtant laissée à l'état de brouillon à sa mort prématurée à la suite d'un duel, l'œuvre sera publiée *post mortem* sous le titre *La Roussalka*, donné par l'éditeur, et jointe aux "Scènes dramatiques" des années trente.

Mais *La Roussalka* est un petit drame à part. Il marque le tournant de ces années où



LE MOULIN DE MIKHAILOVSKOÏE

Pouchkine, pris de remords et même de “dégoût”, selon ses termes, de sa vie de libertinage, décide de changer et de “faire comme tout le monde”, se marier; il manifeste simultanément les incertitudes d’un être éminemment ambivalent quant à un changement radical dans son existence.

De même qu’à travers à peu près toute son œuvre, *Eugène Oneguine* notamment, dont en ces années 1830 il achève le dernier chapitre, sur les eaux de ce petit joyau danse le visage de l’homme Pouchkine ainsi que l’amour fervent qu’il voue, loin du monde emprunté de la capitale et de la Cour, au “rude et au simple” de la Russie traditionnelle, avec ses fleuves et ses forêts, ses fêtes et rites païens, sa cruauté et son humanité. Et avec quel art le poète évoque fidèlement, ne fût-ce que d’un mot parfois, ces traditions populaires vivantes qui lui sont chères, et dont la vie quotidienne du peuple russe est encore irriguée au XIX^e siècle.

Ainsi chez Pouchkine, à la fois l'ardent Lenski et le cynique Oneguine, l'intrépide Silvio de la nouvelle *Coup de Feu*, le Mozart de la plume (*Mozart et Salieri*), et le Don Juan du *Convive de pierre* qui aurait pu dire avec Casanova "j'ai aimé les femmes à la folie, mais je leur préfère ma liberté", poésie et vie ne font qu'un : "Dirait-on pas que le poète est condamné quand il écrit à ne parler que de lui."¹

La publication *post mortem* de *La Roussalka*, dans la revue fondée par le poète peu avant sa mort, servit dès lors de canon pour les éditions ultérieures. Et ceci bien que, au réexamen du manuscrit, la voix de quelques chercheurs se soit élevée pour en souligner certaines erreurs et reconsidérer surtout l'ordre des scènes en fonction d'annotations de l'auteur sur le manuscrit. Car celui-ci comporte deux parties : la première achevée et signée du 27 avril 1832 ; la seconde noire de ratures et de reports, qui restait à déchiffrer. Au dos de la dernière page, les personnages du drame, anonymes comme dans le folklore russe.

L'examen du fac-similé qu'un homme d'affaires français ramena à Paris et dont il

1. *Eugène Oneguine*, I, 56.

fit don à l'Institut d'études slaves, nous a fait opter pour la version non canonique de l'ordre des scènes, version qui semble par ailleurs mieux suivre l'évolution de la lune, paradis des ondines autant qu'enchantement du poète.

Quant au caractère inachevé, selon certains, du drame – rien de moins sûr. Certes, concernant la seconde partie de l'œuvre, certaines incertitudes demeurent, et déchiffrer ce brouillon noir de ratures était une aventure. Selon son habitude, le poète y aurait sans doute apporté des modifications de dernière minute mais il n'est pas évident qu'il l'aurait clos pour autant. Car il y aurait beaucoup à dire de "l'inachèvement" d'œuvres de Pouchkine : ces ruptures, ces pointillés, ces strophes ou vers sautés (la censure de Nicolas 1^{er} interdisait même les pointillés dans les publications) ne sont pas toujours, loin de là, le fait de la censure : Pouchkine lui-même en met en garde le lecteur. Ni liés à une mort prématurée : "Tout ne doit pas être nécessairement exprimé", écrivait-il déjà en 1823 à son ami Viazemski. Ou encore : "Mes lecteurs me feront grâce de l'obligation superflue d'exposer le dénouement" : fin de *Barychnia Krestjanka* (*La Damoiselle paysanne*) (1830). Ailleurs Pouchkine propose tout simplement à l'éditeur

de déclarer égarés les derniers feuillets de l'un de ses manuscrits.

Ces silences, ces pauses musicales, ces espaces-temps en suspens font partie du mode d'écriture du poète, qui jette sur le papier trente-six sujets à la fois, privilégiant les œuvres courtes et même parfois les "fragments" et joue d'une sorte de désordre contrôlé : "Mais où est donc passé mon récit sans queue ni tête?" C'est "l'air du large" qu'il apprécie tant, l'intrusion du temps qui passe, l'expression d'un mystère qui règne sur les destins, et sa liberté de poète inspiré. Au lecteur de conclure à sa manière s'il le souhaite, comme le fit Nabokov, conscient néanmoins qu'au final : "Pouchkine hausse les épaules".

Quelque vingt ans plus tard, le compositeur Alexandre Dargomyjski tira du drame de Pouchkine un opéra du même nom où s'illustrèrent les célèbres basses russes Ossip Petrov au XIX^e siècle et Fëdor Chaliapine au XX^e. En revanche, la *Roussalka* de Dvorak est sur un livret différent.

C. P.

PERSONNAGES

LE MEUNIER ET SA FILLE

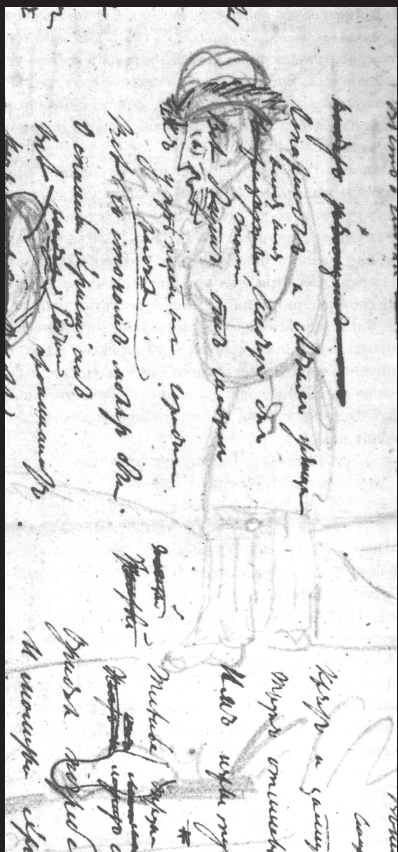
LA NOCE

LA PRINCESSE ET LA NOURRICE

LES ROUSSALKAS

LE PRINCE, LE VIEILLARD
ET LA PETITE ROUSSALKA

LES CHASSEURS



LE MEUNIER, DESSIN DE POUCHKINE.

Les bords du Dniepr.

Un moulin.

Le meunier et sa fille.

LE MEUNIER.

Ah ! ces fillettes, toutes les mêmes,
toutes aussi sottes. Que du beau monde,
voyons
(et pas n'importe qui !) vous tombe sous la main ?
Mais il faut se l'attacher ! Comment ?
De manière tout à fait honnête et sensée :
Sévères, puis caressantes, l'enjôler...
Puis mine de rien... lancer une allusion,
glisser deux mots de mariage – mais gare ! Ici
veiller à son honneur, trésor sans prix ! –
le mot échappé, va donc le rattraper !
Et si pour le mariage c'était sans espoir
ne pourrait-on du moins en tirer, pour soi,
un petit quelque chose et pour les siens...
quelque petit profit ? Car songes-y, ma fille :
"Il ne va pas m'aimer éternellement ni
être toujours aux petits soins" – certes non !
Qu'allez-vous imaginer que tout va bien
et perdre la tête, toutes prêtes que vous êtes
à lui passer gratuitement ses caprices